WILLIAM DOUGLAS HOME

MON MEILLEUR AMI

(A Friend Indeed)

Traduction française et adaptation de
Jean-Joël Huber

Répertoire Britannique

EDITIONS DU BRIGADIER

Sir Lionel, sous-secrétaire d'Etat au Foreign Office, et sa femme Maud rendent visite à leur meilleur ami Sir John, ministre-conseiller à l'ambassade britannique du Vatican, à Rome. Mais lorsque Sheila, la fille de Sir Lionel et de Maud, rentre de ses vacances à Capri aux bras d'un jeune américain nommé Butterfield, Sir Lionel se souvient d'une aventure de jeunesse avec une séduisante américaine. Celle-ci, également nommée Butterfield, pourrait bien être la mère du jeune homme, dont Sir Lionel pourrait être le père...

William Douglas Home tisse avec brio la trame d'une intrigue pleine d'humour et de rebondissements. Un divertissement de haut vol et des rôles de choix pour tous les comédiens.

William Douglas Home (1912-1992) est un auteur dramatique britannique issu de la meilleure société (son frère Alec Douglas-Home a été Premier ministre). Il est très populaire au Royaume-Uni pour ses comédies de salon, dont certaines, comme Le Canard à l'Orange, *ont connu un immense succès en France également.*

Prix : 14,00 €
ISBN : 978-2-487987-04-3

9 782487 987043

EDITIONS DU BRIGADIER

Personnages

Sir John Holt, ministre-conseiller à l'ambassade britannique au Vatican

Sir Lionel Hibury, sous-secrétaire d'État permanent au ministère britannique des Affaires étrangères

Lady Maud Hibury

Sheila Hibury

Bobby Butterfield

Mme Rosie Butterfield

L'action se déroule dans l'appartement de fonction de Sir John Holt, à Rome.

Acte I

Scène 1

Le salon d'un bel appartement à Rome, la résidence de Sir John Holt. Le matin.

Sir John Holt est un ministre-conseiller à l'ambassade britannique auprès du Saint-Siège. Célibataire, il se contente du salon dans lequel nous nous trouvons et, en plus de sa suite privée, d'une ou deux chambres d'amis, dans lesquelles séjournent actuellement trois invités. Au fond du salon, derrière une rangée de portes-fenêtres, s'étend une longue terrasse, dont le muret est surmonté de nombreux pots de géraniums. Une minuscule fontaine encastrée dans le muret émet en permanence un bruit d'eau qui coule. Au-delà de la terrasse, on aperçoit les pins des jardins Borghèse et, peut-être au loin, l'une ou l'autre des sept collines de Rome. Dans le coin arrière gauche du salon, il y a une armoire à boissons et un petit bar. La table du petit-déjeuner, au centre gauche, très basse, est servie pour quatre personnes. Derrière la table, deux fauteuils. Au centre droit, un canapé confortable, devant lequel se trouve une table basse pour prendre le café et derrière lequel se trouve une table haute sur laquelle est posé un téléphone. La porte d'entrée de l'appartement se trouve à l'extrême droite, deux autres portes à droite menant à la cuisine et à la chambre de Sir John. À gauche, une porte menant aux autres chambres.

Lorsque le rideau s'ouvre, Sir John Holt est sur la terrasse en train d'arroser les géraniums à l'aide d'un petit arrosoir en laiton. Il porte l'uniforme du corps diplomatique : frac noir brodé à col droit, pantalon noir, chaussures noires. Sir John est un homme distingué et d'allure charmante, dont les manières, même lorsqu'il manipule l'arrosoir, témoignent de trois ou quatre décennies passées dans le corps diplomatique, dont il a habilement su faire usage pour atteindre sa prestigieuse position actuelle. Sir John pose son arrosoir et s'essuie les mains sur une petite serviette verte. Sheila Hibury entre par la gauche de la terrasse et se dirige rapidement vers le centre. Regardant au loin :

Sheila. — Quelle vue magnifique ! Ah, que j'aime Rome.

Sir John, *l'embrassant.* — Plus que Capri ? Bonjour, ma chérie.

Sheila. — Bonjour, oncle Johnny.

SIR JOHN. — Je suis désolé, j'étais déjà couché quand tu es arrivée la nuit dernière, mais j'avais eu une rude journée. Nous avons tous eu une rude journée. *(Il la regarde attentivement.)* Ton voyage retour depuis Naples s'est bien passé ?

SHEILA. — Oui, merci.

SIR JOHN. — Tu as facilement trouvé la clé ?

SHEILA. — Oui.

SIR JOHN. — Tu sais, je te trouve encore plus jolie que la dernière fois que je t'ai vue.

SHEILA, *faisant allusion à sa tenue*. — Toi aussi, tu es très beau.

SIR JOHN. — Viens t'asseoir et prendre ton petit-déjeuner.

SHEILA. — Une pomme me suffira. J'adore ton appartement.

SIR JOHN. — Je suis content que tu l'apprécies. Un peu de café ?

Il verse du café.

SHEILA. — Oui, merci. *(Indiquant la tenue de Sir John :)* Tu portes toujours ça quand tu vas au Vatican ?

SIR JOHN. — Uniquement dans les grandes occasions.

SHEILA. — Papa sera déguisé comme toi ?

SIR JOHN. — Il n'aura pas le choix.

SHEILA. — Vraiment, oncle John, cette tenue te va à merveille, tu devrais la porter tous les jours ! Peut-être que, comme ça, tu trouverais quelqu'un à épouser ?

SIR JOHN. — Seulement une personne très superficielle. Prends un fruit et arrête de dire des bêtises.

SHEILA. — Tu n'aurais certainement pas eu de mal à te marier, s'il n'y avait pas eu maman, pas vrai ?

SIR JOHN. — Ne t'occupe pas de ça.

SHEILA. — Quand on y pense, c'est terriblement romantique. Tu étais le meilleur ami de papa, et en même temps, tu étais amoureux de maman. Tu crois que c'est seulement parce que tu ne t'es pas marié que tu as raté ta carrière ?

SIR JOHN. — Comment ça, raté ma carrière ?

SHEILA. — Non, bien sûr que non... mais je veux dire comparé à papa. Tu es quoi, au juste ? Juste ministre-conseiller. Pas même ambassadeur. Alors que papa : sous-secrétaire d'État permanent au ministère aux Affaires étrangères ! Si tu avais épousé maman, c'est toi qui serais à sa place, dans tous les sens du terme.

SIR JOHN. — Il faut savoir être reconnaissant même pour les petits succès.

SHEILA. — Pourquoi ne l'as-tu pas épousée ?

SIR JOHN. — Parce que ton père a dégainé le premier.

SHEILA. — Pourquoi ne pas l'avoir fait avant lui ?

SIR JOHN. — Parce que je ne la connaissais pas.

SHEILA. — Mais je croyais que tu avais été témoin à leur mariage ?

SIR JOHN. — J'étais le témoin de ton père, pas le sien.

SHEILA, *prenant des fruits.* — Quand sont-ils arrivés ?

SIR JOHN. — La nuit dernière.

SHEILA. — Et comment vont-ils ?

SIR JOHN. — Très bien, merci pour eux. Et toi ? Comment était Capri ?

SHEILA, *sur un nuage.* — Absolument fabuleux !

SIR JOHN, *qui a déjà tout compris.* — Et comment s'appelle-t-il ?

SHEILA. — Ah, oncle John, tu as tout deviné. Je dois le dire à quelqu'un avant de le leur dire, à eux. Ce sera un bon entraînement. Il s'appelle Bobby, Bobby Butterfield.

SIR JOHN. — Très intéressant. Et que fait ce jeune homme dans la vie ?

SHEILA. — Ça, c'est typiquement une question de papa.

SIR JOHN. — Tu m'as bien dit que tu voulais t'entraîner.

SHEILA. — Bon, d'accord. Il étudie à Harvard. Son père était américain, mais il est mort. Sa mère est anglaise, mais elle a toujours vécu à New York.

SIR JOHN. — Et tu l'as rencontré dans la Grotte bleue ?

SHEILA. — Oui, mais comment le sais-tu ?

SIR JOHN. — Sheila ma chérie, tu ne vas pas me croire, mais moi aussi, j'ai été jeune et moi aussi, j'ai été à Capri.

SHEILA. — Nous étions dans le même bateau et en entrant...

SIR JOHN. — Vous avez dû vous baisser et vous serrer l'un contre l'autre pour franchir l'entrée.

SHEILA. — Comment le sais-tu ?

SIR JOHN. — La Grotte bleue est là pour ça. À ce même endroit, une grosse matrone allemande s'est une fois serrée contre moi, mais je l'ai repoussée élégamment... c'est-à-dire de toutes mes forces... et une fois à l'intérieur, j'ai changé de bateau. Ce que tu n'as apparemment pas fait.

SHEILA. — Non... parce qu'une fois à l'intérieur, il s'est passé encore autre chose.

SIR JOHN. — Cela devient très inconvenant.

SHEILA. — Ne sois pas dégoûtant, oncle John — non, je veux dire, quelque chose d'électrique !

SIR JOHN. — Ah !